

Séance d'installation de Christophe Leribault

à l'Académie des beaux-arts

discours de Christophe Leribault en hommage à Pierre Cardin

mercredi 25 septembre 2024

*Chères consœurs et chers confrères,
Mes chers amis,
Mesdames et Messieurs,*

qui m'avez fait l'honneur de votre présence, je vous en remercie.

« Il y aura pour les membres de l'Institut national, un grand et un petit costume.

Grand costume : Habit, gilet ou veste, culotte ou pantalon noirs, brodés en plein d'une branche d'olivier, en soie, vert foncé ; chapeau à la française.

Petit costume : mêmes forme et couleur, mais n'ayant de broderie qu'au collet et aux parements de la manche, avec une baguette sur le bord de l'habit ».

Que pensait Pierre Cardin de cet arrêté consulaire de Bonaparte du 23 Floréal, an IX – 13 mai 1801 ?

Arrêté qui décrit encore bien nos costumes qui ont, finalement, assez peu changé ?

Aimait-il ce drap de laine brodé de rameaux d'or et de soie verte, cette coupe ajustée, en somme cet « habit vert » que j'ai l'immense honneur de revêtir aujourd'hui ?

À n'en pas douter, oui !

Pierre Cardin se plaisait à le porter.

Pierre Cardin plaisait en le portant.

Qu'on en juge...

Son avant-gardisme ne l'empêchait pas d'aimer les traditions.

Oui, ce visionnaire ne reniait pas son héritage, surtout quand il s'agissait de cet art commun à la France et à l'Italie qu'on appelle l'élégance !

Lui qui savait mieux que personne que le beau n'a rien de superficiel ; que le vêtement ne dissimule pas mais révèle ; qu'être et paraître sont, au fond, deux facettes d'une même médaille ; lui, l'Académicien des beaux-arts, tendu vers la beauté et l'avenir, était pétri tout à la fois de tradition et de modernité.

Pierre Cardin avait un jour déclaré être Sisyphe, mais un « Sisyphe heureux », roulant sa pierre avec bonheur, toujours plus haut, quand bien même il était parti tout en bas de la montagne.

C'est cette ascension incroyable, le parcours hors-normes d'un homme qui avait un œil, du goût, du flair, et de l'or dans les mains, qu'il me revient d'honorer.

Honorer le couturier révolutionnaire de 1968 avec son Cosmocorps unisexe.

Honorer le premier as du dé et de l'aiguille à avoir fait la couverture du « Time Magazine ». Et comment !

Honorer le premier, aussi, qui fit entrer la haute couture sous cette coupole en y étant adoubé en 1992.

Il la fit même entrer au sens propre, puisque c'est ici même, en 2016, qu'un défilé de mode eut lieu, événement inédit à l'Académie, pour célébrer les 70 ans de sa carrière. Cet événement est resté dans les mémoires, mais aussi sa présence constante, le mercredi, puisqu'il aimait tant venir ici, dans sa fameuse Jaguar verte. Sa voix de baryton, puissante et décidée, chaude et vive, résonne encore entre ces murs.

Il faut dire qu'elle portait haut et fort ! Elle a même coupé la parole à plus d'un, prise d'un enthousiasme que rien ne savait brider, et qui avait le mérite d'encourager les échanges à bâtons rompus.

Oui, il me revient d'honorer Pierre Cardin.

Vous pourriez penser qu'il y a peu en commun entre un historien de l'art et un maître de la haute couture, entre le conservateur de musée que je suis et le futuriste des podiums qu'il était !

Et pourtant... Si Pierre Cardin révolutionna la haute couture, l'introduisit à l'Académie, il semble bien que ce soit à Versailles qu'elle est née, à la fin du XVIII^e siècle, dans les appartements de Marie-Antoinette. La fameuse Rose Bertin, surnommée la « ministre des modes », y donna ses lettres de noblesse à l'élégance à la française.

Au service de la reine, elle inventa mille et une robes, conçut ses accessoires et ses coiffures, innova sans cesse, pour faire de l'extravagance un levier de modernité, quitte à mettre en péril, avouons-le, l'image de la souveraine.

Versailles était jadis un haut-lieu de la mode et la mode a aujourd'hui trouvé sa place dans les grands musées : voilà qui nous relie !

Commençons par l'évidence : Pierre Cardin était un homme de goût.

Je n'apprends rien à personne mais si vous en doutiez, considérez ceci : il était Vénitien.

Avec de telles origines, il était prédestiné à une carrière d'explorateur, de peintre ou de musicien. Il fut un peu tout cela à la fois.

Car il y avait en Pierre Cardin du Marco Polo mais aussi du Titien, et du Vivaldi.

- Du premier, il avait le goût de l'aventure, la soif de terres inexplorées et le sens des affaires.
- Du deuxième, Titien, il possédait la passion, imitant le pinceau du peintre à la pointe de son aiguille, et il se laissa, lui aussi, inspirer par une société cosmopolite.
- Il portait enfin cette légèreté et cette virtuosité dont résonne la musique de Vivaldi.

En somme, il y avait en Pierre Cardin, pape de la mode et baron de l'élégance, toute la Cité des Doges.

Pourtant, ce n'est pas depuis la « Ville aux 1000 ponts » que devait régner Monsieur Cardin mais depuis la « Cité aux 1000 lumières ».

Car c'est en France que ce benjamin d'une fratrie de dix enfants émigre à l'âge de deux ans, avec ses parents, agriculteurs vénitiens ruinés par la Première Guerre mondiale et fuyant l'Italie de Mussolini.

Ensemble, ils s'installent bientôt dans la ville « des armes, du cycle et du ruban », Saint-Etienne l'industrielle.

Autant dire que la carrière du jeune « Pietro » n'était pas toute tracée d'avance.

Qu'elle devait sembler haute, alors, la colline à gravir aux yeux de notre jeune Sisyphe !

Pierre Cardin, avec ce sens du drame tout italien, aimait d'ailleurs répéter : « *Je suis un enfant des Faubourgs, je suis DEVENU Pierre Cardin* ». Formule elliptique, certes, mais qui dit bien la précocité et la détermination qui furent les siennes.

Parti de rien, Pietro Costante Cardin est devenu une marque.

Une légende.

Mieux qu'une idole, une icône.

Pierre Cardin

Cette mue, elle commence lorsque le jeune Pierre arrive à Paris, en 1945, à bicyclette. Tout un symbole.

Après avoir fait ses premières armes chez Louis Bompuis, un tailleur pour hommes stéphanois, où il œuvra comme comptable puis coupeur, ses débuts parisiens se font chez Jeanne Paquin, rue de la Paix. L'enfant des faubourgs découvre la douceur ouatée de la haute société parisienne.

Paris n'est plus seulement la capitale de la mode ; c'est aussi celle du cinéma et de la littérature. Avec sa « belle petite gueule » qu'il aimait à vanter, Pierre Cardin songe un instant à faire carrière dans le septième art. Mais le scintillement des étoffes l'attire davantage que l'éclat des projecteurs. Alors c'est dans les vestiaires qu'il œuvre, aux côtés de Marcel Escoffier et Christian Bérard, aux costumes et masques de *La Belle et la Bête*, chef-d'œuvre d'un autre virtuose, Jean Cocteau.

Le Vénitien qu'il était, héritier d'Arlequin et Pantalon, Scaramouche et Colombine, devait être dans son élément.

Cet héritage, Pierre Cardin ne le reniera jamais puisqu'au sommet du pommeau de son épée d'académicien, qu'il dessina lui-même, un dé d'or repose sur un masque vénitien...

Venise, l'Éternelle.

Fin 1946, Pierre Cardin quitte la rue de la Paix pour l'avenue Montaigne et accompagne les premiers pas d'une maison qui n'est encore qu'un nom : Christian Dior.

Son dé de couturier s'avère alors être aussi celui de la chance : ce premier défilé auquel il participe en coulisses est un triomphe.

Voilà notre jeune Sisyphe qui, déjà, avance à grandes enjambées sur cette pente qui semblait si escarpée.

Les lignes « Corolle » ou « En 8 » font dire à la rédactrice en chef de Harper's Bazaar, Carmel Snow : « *It's quite a revolution, dear Christian ! Your dresses are wonderful, they have such a new look!* ».

Le "New Look" est né : des vestes cintrées aux épaules arrondies, des jupes amples soutenues par des jupons de tulle et rallongées sous les genoux... Après les privations de la guerre, c'est le retour du seyant et du joli, de l'élégant et du féminin, du luxueux et du superficiel.

La frilosité laisse place à la frivolité.

C'est une « révolution en dentelles » qui fait entrer la mode dans le second acte du XX^e siècle.

Ces premiers succès aux cotés de Christian Dior ne font pas reposer à notre Sisyphe cette pierre qu'il pousse de toutes ses forces : il met désormais le cap tout là-haut, où il n'y qu'une seule place. La sienne.

Car si Pierre Cardin était aux premières loges de ce coup de théâtre, il n'était pas encore sous les projecteurs.

Lui qui répugnait à être second, même chez un maître, saura en tirer toutes les leçons. Plutôt tout risquer, plutôt continuer seul.

Pour cela, il lui faut fonder sa propre maison. C'est chose faite en 1950.

Pierre Cardin rachète la maison Pascaud, 10 rue Richepanse, à quelques mètres de la rue de la Paix.

Fonder sa maison, mais aussi un foyer. Pierre Cardin rencontre l'amour en 1952 sous les traits d'André Oliver qui fut son compagnon autant que son bras droit, dans une relation qui se moquait des frontières traditionnelles.

En 1953, la première collection de Pierre Cardin, sitôt éclosée dans ses vitrines de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, défraie la chronique :

- Des tailleurs d'une coupe impeccable, inventifs et riches de détails ;
- Un manteau en laine rouge, « plissé soleil » qui fait sensation dès le lendemain à New York ;

- Des « robes bulles » futuristes.

Des modèles devenus des icônes.

L'ascension de Pierre Cardin ne pouvait pas se faire dans les traces d'un autre : pour atteindre le sommet, il lui fallait inventer sa voie.

Son propre style.

Le style Cardin.

Un style qui, plus que dans la ligne ou la coupe, s'affirme dans les formes et les volumes.

« *Ma mode est avant tout une structure très architecturale [...]. Je travaille en sculpteur* » disait-il.

Etant moi-même plus connaisseur d'art que de mode, j'esquisserai une comparaison entre Pierre Cardin et les pionniers du constructivisme russe. À la manière d'un Naum Gabo ou d'un Antoine Pevsner, Cardin repoussait les frontières des conventions vestimentaires pour explorer de nouvelles silhouettes aux formes et aux volumes inédits, des « sculptures vivantes ».

- Robes de cocktail « flottantes » en jersey ou en lamé.
- Robes à hublots ou à cerceaux avant-gardistes.
- Tenues « Cosmocorps » androgynes.
- Robes à effets cinétiques qui semblent tout droit sorties d'une utopie spatio-temporelle.
- Robes « Cardines » où le tissu est ouvragé en trois dimensions, pour ériger des pyramides thermo-formées.

Chez Cardin, le corps est remodelé, la silhouette réinventée.

Au-delà du fonctionnel ou même de l'ornemental, le vêtement est invention, vision, projection.

Dans la foulée de sa première collection, Pierre Cardin inaugure sa première boutique au nom évocateur : « Ève ». Tout un programme.

Mais que serait Ève sans Adam ? Trois ans plus tard, en 1957, une deuxième boutique pour hommes ouvre donc ses portes : « Adam ».

Pierre Cardin se place d'emblée en figure du Créateur !

C'est une révolution : la mode italienne s'intéressait à l'homme, pas la mode française. Personne n'y croyait, mais tous bientôt rêvent de s'habiller chez lui.

Loin de la tragédie biblique et de l'iconographie désespérée d'un couple contrit et honteux, fuyant nus le paradis terrestre, l'homme et la femme des temps modernes portent beau : la Eve de Cardin est transfigurée par une robe lamée ou une bulle de mousseline et son Adam est vêtu de cravates à fleurs et de chemises imprimées.

Tout ce à quoi un académicien doit renoncer, l'Institut imposant dans sa sagesse une tenue règlementaire, certes brodée.

C'est à cette époque, à la fin des années 1950, que l'homme d'affaires perce sous le créateur.

Dès 1959, il lance sa collection de prêt-à-porter dans les rayons du « Printemps ».

La haute couture descend de ses podiums pour investir les vitrines des boulevards : la mode passe de l'atelier aux usines, des boutiques de luxe aux grands magasins.

Coup de tonnerre dans les baronnies de l'élégance !

La Chambre syndicale de la haute couture exclut Pierre Cardin... avant de lui demander peu de temps après d'en devenir le président.

Est-ce pour autant le sommet ?

Pour d'autres certainement.

Pas pour l'homme qui ne vivait que de travail, qui n'était heureux qu'à la peine.

Pas pour notre Sisyphe, trop heureux de porter sa pierre vers de nouveaux édifices à bâtir.

Un an plus tard, il bouscule la mode masculine avec des vestes conçues pour toutes les occasions ; aussi bien pour « *dévisser un boulon de voiture* » que pour *aller au Windsor* ».

Voilà définis les nouveaux critères du vêtement Cardin : confort et élégance – sans pour autant que le maître renonce au futurisme de ses lignes.

Un style taillé pour tous. Car si ses costumes ne vont pas dans les rues, de par le monde, qui les verra ?

Qui connaîtra le nom de Pierre Cardin ?

C'est le monde entier qu'il veut habiller de ses lignes et à ses couleurs.

La garde-robe Cardin s'élargit :

- Il popularise la mode unisexe,
- Il crée la manche pagode et le costume mao ;
- Il dessine des collections inspirées par l'espace et la science-fiction, avec leurs casques et leurs lunettes devenues sa marque de fabrique ;
- Il invente les costumes de « Chapeau melon et bottes de cuir ». Et puis, il y a le fameux look des Beatles, avec leur veste sans col : car les Beatles, ce sont des airs, des refrains, mais ce sont aussi les silhouettes d'une époque – des silhouettes signées Cardin.

Le couturier expérimente inlassablement.

Ses créations captivent l'imagination du public et des critiques, et son influence s'étend partout : sur les scènes du monde et les écrans, à la une des magazines et dans la rue...

De fil en aiguille, si je puis dire, de Paquin à Dior, de Paris à New York, du génie des podiums à l'icône de la France, Pierre Cardin devient une légende mondiale.

Il ouvre des boutiques sur tous les continents, et lance en pionnier des licences de sa griffe dans 140 pays.

Avec une énergie à épuiser tous les biographes, Pierre Cardin bâtit bientôt un empire de la mode, et un empire dans le monde, sur lequel le soleil ne se couche jamais... Et à Versailles, on sait ce que c'est les rois soleil !

Lui-même voyage sans cesse : au Japon, en Europe, aux Etats-Unis, en quête d'inspiration, à l'affût de l'air du temps, des nouvelles tendances, mais aussi pour transmettre son art, faire éclore de nouveaux talents, d'enseignement en mécénat, et déjà pour recevoir les prix qui pleuvent sur lui.

À partir de 1970, avec cette soif d'apprendre et de surprendre qui ne s'éteint pas, il diversifie ses activités.

En transformant l'ancien théâtre des Ambassadeurs en Espace Pierre Cardin – vous le voyez ici devant cet endroit si important pour lui – il donne naissance à un lieu culturel polyvalent au pied des Champs-Élysées.

Cet espace devient rapidement un centre névralgique pour le théâtre, la musique, la mode, et l'art, reflétant son désir constant de fusionner les disciplines artistiques.

De Marlène Dietrich à Bob Wilson, de Gérard Depardieu à Jeanne Moreau, le tout-Paris s'y presse. Jeanne Moreau, défunte consœur de l'Académie également, et si proche de Pierre Cardin qui s'était plu à le rappeler ici même...

Cet homme de haute couture aura aussi été un homme de haute culture, capable de diriger une maison sans pareille, tout comme d'administrer un cinéma, un théâtre et une galerie.

Un homme avec autant de goût, et autant d'appétit, ne pouvait pas ignorer plus longtemps la gastronomie.

En acquérant en 1981 le célèbre restaurant Maxim's, rue Royale, que certains d'entre vous connaissent bien grâce à lui, il redonne vie à ce lieu mythique de la belle Époque et de l'Art nouveau, dont il sera un collectionneur pionnier.

Sous sa direction, l'enseigne rouge et or, tout en velours et bois sculpté, devient non seulement un restaurant de renommée mondiale, mais aussi une marque déclinée en franchises internationales, portant l'image de Paris sous toutes les latitudes, de Rio de Janeiro à Budapest, de Londres à Pékin.

Peu à peu, sa mode devient un monde.

Il se lance dans le mobilier, la porcelaine, le design, et la parfumerie.

Partout, sa signature s'impose, mêlant fonctionnalité et avant-gardisme.

Son style distinctif imprègne tout ce qu'il touche, transformant les objets du quotidien en œuvres d'art. En quelque sorte, le concept wagnérien d'œuvre totale appliqué à la société de consommation !

On pouvait manger, boire, dormir, et même pédaler en Pierre Cardin, en somme vivre en Pierre Cardin.

Son agence de design a même conçu un avion. Notre Sisyphe ne se contentait plus d'avoir gravi la montagne jusqu'au sommet, il lui fallait des ailes pour aller toujours plus vite et toujours plus haut !

En 1991, il jette son dévolu sur le Palais Bulles de l'architecte Antti Lovag. Incroyable demeure à son goût et à son image : protéiforme, futuriste, sensuelle. Dans les années 2000, il acquiert aussi le Château du Marquis de Sade, à Lacoste, et inaugure un festival d'art lyrique et de théâtre qui ravit toujours les amateurs. Et, comme imperméable aux embruns du temps qui passe, Pierre Cardin poursuit son ascension. Partout, il voit de nouvelles opportunités. Il investit deux marchés en plein essor, la Chine et la Russie.

Ses défilés défient les frontières, s'élèvent sur la muraille de Chine, s'imposent sur la place rouge de Moscou – une première dans l'histoire du pays –, ils bravent le désert de Gobi, embarquent sur les portes avions de Tianjin, en mer Jaune.

Autant de victoires pour la haute couture, là où bien souvent la diplomatie échoue...

Des mises en scène spectaculaires, qui inspirent aujourd'hui les plus grands noms de la haute couture, de Chanel à Jacquemus.

Trois fois décoré du dé d'or de la haute couture française, Pierre Cardin reçut également l'oscar de la mode pour l'ensemble de son œuvre.

Il fut nommé ambassadeur honoraire de l'UNESCO et promu Commandeur de la Légion d'Honneur...

Juste reconnaissance de son génie de couturier, son œuvre en faveur de la culture, sa contribution au rayonnement de la France.

C'est seulement quand il n'y eut plus de côte à gravir, plus de territoires à conquérir, plus de rocher à pousser, que Sisyphe, quasi centenaire, a quitté la montagne.

Mesdames et Messieurs,

Pierre Cardin aimait à dire : « *Je suis académicien, couturier, homme de théâtre, de restauration, de galeries... c'est un tout. Je passe ma vie à travailler. Et je continuerai jusqu'à ma mort.* »

Il fut tout cela en effet, et plus encore : entrepreneur, architecte, sculpteur et designer.

Jusqu'à son dernier souffle, Pierre Cardin a travaillé.

Travaillé à devenir ce qu'il voulait, c'est-à-dire, selon ses propres termes : « tout ».

« *J'aurais voulu être tout* », disait-il avec ce soupçon d'extravagance et de drame qui le caractérisait.

Tout, il le fut à sa manière : par sa carrière touche-à-tout en effet, par son univers-monde, par son goût du voyage, de l'expérience, et de l'altérité, par l'empire mondial qu'il constitua.

L'« homme aux doigts d'or » et aux mains d'argent fut à la mode ce que David, Delacroix ou Matisse furent à la peinture : un révolutionnaire et un prescripteur.

L'un de ces Français que le monde entier admire, dont on connaît le nom et reconnaît le style.

Oui, Pierre Cardin a habillé le monde de ses rêves.

Il a hissé partout, dans tous les domaines de la vie, dans le monde entier, l'étendard tricolore de l'élégance et de la créativité.

Oui, Pierre Cardin, hier, aujourd'hui comme demain, c'est un peu de cet imaginaire qui fait la France.

Oui, Pierre Cardin, l'immortel est encore avec nous.

Désormais, plus haut que le sommet de la montagne, tout là-haut – dans les cieux, l'Olympe ou l'histoire, c'est selon.

Mais certainement à l'aplomb de cette noble coupole à cet instant précis où nous évoquons sa mémoire.

Sans doute est-il toujours avec sa pierre.

Oui, Sisyphe heureux.

Sur un nuage.

Un nuage griffé Cardin, forcément Cardin !